

PETIT-PIERRE OU LE BON CULTIVATEUR.

PETIT-PIERRE DE VENU GRAND.

IX. DEUXIÈME DIMANCHE DE LA MOISSON.—SUITE DES SECRETS DE PETIT-PIERRE.—DRAINAGE.

“La dépense du défoncement était faite, une grande dépense ; et pas de récolte. Les blés, toujours noyés, ne valaient pas d'être coupés ; on y faisait passer le troupeau. J'avais beau, comme à mon habitude, mettre les sillons d'écoulement presque les uns sur les autres et creuser profondément aux rebords du champ pour donner aux eaux une issue facile, ce travail si important, qui me réussit toujours si bien ailleurs, et que dans notre pays on ne peut trop recommander comme une des premières nécessités d'une bonne culture, tous mes soins, toutes mes peines, rien n'y faisait.

“J'allais me décider à ouvrir des rigoles pierreuses, malgré les nombreux inconvénients que je leur trouve, et entre autres celui de se boucher souvent, celui de donner asile aux rats, et de les faire multiplier, au grand dommage des récoltes. Malgré tout, faute de mieux, je commençais à creuser mes tranchées. C'est alors que j'entendis parler du drainage.

“Je vais vous dire, en deux mots, ce que c'est que drainer. Drainer, c'est creuser, d'après un plan général qui assure, pour toutes les eaux à recueillir, pour toutes les sources cachées ou perdues, un écoulement suffisant, c'est creuser des fosses de un mètre à un mètre vingt centimètres de profondeur, à peu près pareilles à nos rigoles pierreuses, mais toujours le moins large possible et se rétrécissant de plus en plus dans le fond. Au fond, à l'aide d'instruments faits exprès, qui ouvrent dans le sol un petit canal arrondi, on creuse juste la place où mettre les tuyaux qu'on appelle les drains, et qu'on ajoute bout à bout l'un à l'autre. Cela suffit pour que les eaux, dans la tranchée, ne coulent plus ni dessous ni à côté, mais passent naturellement dans les tuyaux, et déchargent régulièrement les terres de tout excès d'humidité.

“Mais quoique j'eusse lu, dans mon almanach de la Haute-Loire, les explications très-claires de quelqu'un qui s'y entend, j'avoue que, pour bien faire cela, il me fallait avoir vu exécuter la chose sous les ordres d'un homme habile. J'appris que le directeur de la ferme-école de Nollac enseignait que le drainage était bien préférable aux rigoles pierreuses pour assainir à fond un terrain mouillé ; il assurait, de plus, que le courant d'air continu, produit par les tuyaux, aspirait fortement l'eau et faisait pénétrer dans le sol toutes les influences favorables de l'air extérieur. On drainait souvent à la ferme-école ; j'allai donc à Nollac, je vis comme on s'y prenait, et j'interrogeai le directeur qui m'aida bien volontiers de ses conseils. Je fis alors mon plan de drainage ; et, en deux hivers, j'ai drainé quatre hectares de l'ancien marais, qui sont aujourd'hui les meilleures terres du domaine.

X. IRRIGATIONS.—PRAIRIES.—FOURRAGES DIVERS.

“A Nollac, en drainant les parties des prairies qui ont trop d'eau, en recueille et l'on fait jaillir de nouveau, sur celles qui n'en ont pas assez, le débit du drainage. Je profitai de l'exemple. J'amenaï toutes les eaux au point le plus élevé de ma prairie, sur une portion considérable qui, étant encore à vingt mètres au moins au-dessus du canal d'irrigation, restait toujours

à sec, et ne donnait que le plus maigre pacage.

“Eh bien, mon drainage, qui a coûté environ cinq cents francs, c'est-à-dire le prix de trois ou quatre acres de bon pré, m'a produit, cette année, sept voitures de plus de bon foin qui valent plus de cinquante écus.

“Comme le champ, de son côté, fait bien mieux que doubler ses récoltes, vous comprenez que l'argent mis en drainage devient, dans ce marais, un assez joli placement.

“Voulez-vous ensuite jeter un coup d'œil sur la prairie ? Vous voyez que j'ai changé la conduite des eaux, et que j'ai, en multipliant les rigoles, laissé beaucoup moins d'eau sur certaines parties, en en conduisant un peu sur beaucoup d'autres.

“C'est que dans notre pays, où les irrigations sont cependant en général assez bien entendues, on pourrait souvent, avec la même quantité d'eau, arroser suffisamment le double de prairies. Cela demande, il est vrai, un peu plus de peine, et qu'on tiennne l'œil et la main à changer fréquemment l'eau de place. Mais aussi, en ne m'y épargnant pas, et grâce à quelques fumures, j'ai, de la sorte, augmenté nos foins de plus d'un tiers.

“Maintenant, continua Petit-Pierre après quelques minutes de marche, voici mes fourrages d'été : regardez-moi ça.”

Tout en parlant ainsi, Petit-Pierre leur montrait près de trois hectares de fourrages nouveaux, inconnus dans le pays, pour la plupart, et dont la riche verdure et la végétation rigoureuse tranchaient comme une autre magnifique prairie au milieu de la sécheresse des terres labourables d'alentour. En outre d'une belle luzerne à sa troisième pousse, d'un trèfle à sa seconde, d'une esparcette ordinaire et d'un sainfoin d'Espagne à deux coupes, on admirait, dans cette belle pièce, les tiges succulentes et feuillues du sorgho et du maïs, hautes de plus de deux mètres, le tout mélangé de sarrasin en fleur. Plus loin on voyait déjà naître, sur le chaume des premiers blés coupés, la moutarde blanche et la spergule géante qui avait été semées sans retard.

“Avec ces ressources de fourrage, avec mes racines, quelques betteraves, quelques carottes à collet vert, que vous admirerez là-bas ; avec mes rutabagas et mes raves surtout, que vous apercevrez ici, vous comprenez que je puis aller loin dans l'hiver sans beaucoup entamer mes grands quartiers de foin.

“Vous comprenez maintenant aussi comment mes bêtes mangent du vert pendant tout l'été, comment mes vaches sont des fontaines de lait, comment enfin, depuis cinq ans, profitant précisément des années où les fourrages manquent aux autres, j'ai pu acheter, au plus bas prix, des animaux de choix, et faire plus que doubler le nombre de nos bestiaux. Vous pensez si le tas de fumier y a gagné, et vous jugez que le grenier n'y a pas perdu. Celui de vous qui en fera autant nous en dira des nouvelles.

XI. CONNAISSANCE DES TERRES.—ASSOLEMENT.

“Que de choses j'aurais encore à vous dire, continua bientôt Petit-Pierre, si je savais moi-même tout ce que je voudrais savoir ! Mais, dans ces questions-là, si l'on savait tout, on n'en finirait jamais, et il faut pourtant bien en finir ; d'ailleurs, j'en suis très-fâché, mais, je dois vous l'avouer, ma science est comme la journée, elle tire à sa fin.

“Je tiens donc seulement à vous faire connaître encore deux points des plus importants, à mon avis, en culture ; et tout mon secret sera dit.

“D'abord, souvenons-nous bien, puisque nous le savons déjà, que tout pays, et dans tout pays tout terrain ne convient pas à toute plante. Chaque terre, si on peut dire, a ses amitiés, et j'aime beaucoup notre patois quand il parle d'une terre *amicuse*.

“Les livres nous apprennent bien quelle terre est propre à